

ependant l'ensemble du phénomène ne s'écartait jamais de la forme ovale. Alors les rayons se resserraient de la même manière qu'ils s'étaient éloignés, et après s'être réunis dans un point commun, ils partaient de nouveau dans l'espace de quelques minutes, ou bien se perdaient dans un torrent lumineux qui devenait de plus en plus faible, à mesure qu'il approchait du côté opposé du ciel. Ces rayons étaient généralement d'un jaune mêlé souvent de rouge et de vert foncé. Lorsque l'aurore boréale est vive, on entend un bruit semblable à celui qui a lieu quand on tire des étincelles d'une machine électrique. Quand elle occupait toute la longueur de l'hémisphère, elle était plus forte au nord et au nord-est; on était toujours sûr de l'apercevoir de ce côté, quand elle ne se montrait pas ailleurs. Je l'observai deux fois au sud, elle était pâle et fixe.

« Le récit de mon voyage, en faisant connaître l'état des routes et les difficultés que l'on rencontre à chaque pas en été, indique assez qu'elles sont impraticables en hiver. La grande distance qui sépare les lieux habités, les crevasses dans les coulées de lave cachées par la neige, les rivières barrées par la glace, ou trop faiblement gélées; en un mot, une infinité d'autres obstacles se réunissent pour arrêter la plupart des hommes qui ne se sentent ni assez de force ni assez de courage pour les affron-

ter. Quelques-uns de ceux qui se hasardent périssent. Dans ces sortes d'excursions, on peut rarement faire usage des chevaux. Le voyageur est obligé d'aller à pied, de passer les rivières à gué lorsque la glace n'est pas assez forte pour le porter, et lorsque la nuit le surprend à une trop grande distance des lieux habités, il cherche un abri dans une caverne, ou se construit une baraque en neige. Il court les plus grands dangers dans les chutes abondantes de neige qui lui cachent les montagnes, seul moyen qu'il ait de se reconnaître au milieu de l'uniformité que présente la surface de la terre.

« Il paraît, d'après les Sagas, que jadis les traîneaux étaient assez communs en Islande. Aujourd'hui ils sont presque entièrement inconnus, ce qui est d'autant plus suprenant, que l'île possède des rennes dont les Lapons tirent un parti si avantageux.

« Il n'y a, à proprement parler, que deux saisons en Islande, l'été et l'hiver. Le premier, quoique court et précaire, doit être assidûment employé à faire des provisions pour la mauvaise saison. Le temps compris entre le 3 février et le 12 de mai, est ce que les Islandais appellent le *ver-tima* ou la saison de la pêche; alors ceux qui habitent les quartiers du nord et de l'est, se rendent en foule aux côtes du sud et de l'ouest, le

long desquelles la mer est déjà ouverte, tandis que chez eux les baies et les anses sont encore remplies de glaces. Leur vêtement, dans cette occasion, ressemble à celui des Groenlandais; c'est un pantalon, une blouse et des souliers en peau de phoque; ils ont par-dessous, leurs pieds garnis de gros chaussons de laine. La plupart, durant cet intervalle, ne se nourrissent que de poisson et de beurre. Ils déjeûnent à peu près deux heures avant le lever du soleil, et ensuite ne mangent rien jusqu'au soir, lorsqu'ils reviennent de la mer; si ce n'est que, de temps en temps, ils étanchent leur soif avec un peu de petit lait. Chaque bateau est monté ordinairement par huit à dix hommes, indépendamment du patron; quelquefois ils vont à une grande distance au large.

« Au retour de la pêche, ils halent le bateau à terre; la morue est mise en plusieurs tas, suivant le nombre d'hommes; on en fait deux de plus pour le propriétaire de l'embarcation, qui indépendamment de l'entretien, fournit les lignes et les hameçons. Les pêcheurs fatigués vont se reposer. Le soin de fendre le poisson et de le transporter à la maison, est ordinairement laissé aux femmes et aux enfans.

« On étend la morue sur les rochers pour la faire sécher, après en avoir ôté la tête; celle-ci est aussi séchée. Les pauvres gens l'achètent pour

s'en nourrir, on donne quelquefois les arrêtes à manger au bétail, dans quelques parties de l'île elles servent de combustible. Cette morue sèche est expédiée par les négocians danois dans le nord de l'Europe, et surtout en Espagne et en Italie, où on la mange pendant le carême.

« Lorsque la terre est débarrassée de neige, les femmes enlèvent les cailloux qui sont à sa surface, et y répandent de l'engrais. Les hommes coupent des mottes de gazon pour se chauffer et pour couvrir leurs maisons, et font du charbon pour les forgerons. Quand les vaches et les brebis sont envoyées aux pâturages, les femmes ont soin de les traire deux fois par jour; puis font le lait caillé, le beurre, le fromage et le petit lait; vers le milieu de l'été, elles vont en grandes troupes cueillir le lichen d'Islande dans les cantons inhabités. Elles ont généralement un ou deux hommes avec elles, le peu de semaines qu'elles employent à cette occupation, leur paraît le temps le plus heureux de l'année. Elles demeurent dans des tentes qu'elles changent de place suivant qu'elles trouvent le lichen plus ou moins abondamment. A cette époque les hommes sont occupés à pêcher dans les rivières, ou vont en cavalcades aux comptoirs, où ils échangent leurs denrées contre les objets dont ils ont besoin pour l'hiver.

« La branche la plus importante de l'économie

rurale en Islande, est la fenaison. Vers le milieu de juillet, le paysan commence à couper le foin, qui est aussitôt rassemblé dans un lieu convenable pour y sécher, et quand on l'a tourné deux à trois fois, on le transporte à dos de cheval à la ferme, où l'on en fait des meules. Ce foin qui provient du terrain environnant le manoir, est plus estimé que celui que l'on tire des vallées ou des prairies éloignées. Dans les fermes pauvres, les hommes et les femmes manient également la faux, mais en général les femmes seules aident à faire le foin quand il est coupé. Dans plusieurs parties de l'île où il est abondant, les paysans prennent des journaliers le long de la côte; le salaire de ceux-ci est de trente livres de beurre par semaine; la tâche journalière est de trente brasses carrées.

« La fenaison terminée, on réunit le bétail qui avait été envoyé dans les montagnes; on répare les maisons pour l'hiver, on apporte la provision de bois et de gazon; les travaux de la saison se terminent par la distribution de l'engrais sur les différentes parties du terrain.

« Pendant l'hiver, le soin des bestiaux est entièrement abandonné aux hommes. Les vaches restent à l'étable, les brebis vont pendant le jour chercher leur nourriture au milieu de la neige; quand elle est trop épaisse, pour qu'elles puissent l'écartier, les petits garçons les aident. Ces ani-

maux ne se procurant de cette manière qu'une subsistance chétive, on leur donne un peu de foin des prairies; celui de la ferme est réservé pour les vaches. On laisse les chevaux se pourvoir en hiver comme ils peuvent; tout au plus le fermier fait exception pour son cheval de selle.

« Durant cette saison, les hommes fabriquent leurs ustensiles en fer, en cuivre, en bois. Quelques-uns façonnent très-artistement l'argent. Ils préparent des peaux pour les souliers, font des cordes de crin ou de laine, et foulent les tissus de laine qui sont placés dans une barrique défoncée à ses deux extrémités; celle-ci est posée horizontalement, deux hommes assis à terre y enfoncent leurs pieds dont ils se servent pour fouler le tissu qu'ils se poussent mutuellement. Dans quelques parties du pays, les hommes tricotent et filent comme les femmes, et la plupart manient la navette.

« Indépendamment du soin de faire la cuisine, les femmes filent avec la quenouille et le fuseau. Entre trois et quatre heures, la lampe est suspendue dans le principal appartement, chacun s'assoit sur son lit et se met à l'ouvrage. Dès qu'il est commencé, quelqu'un de la famille, choisi exprès, se place sur un siège près de la lampe et entame la lecture du soir, qui est généralement un saga ou d'autres histoires que l'on

peut se procurer dans l'île. Les Islandais mal pourvus de livres imprimés, sont obligés de copier ceux qu'ils peuvent emprunter, ce qui explique comment il y en a tant parmi eux dont l'écriture est aussi belle que celle de la plupart des maîtres à écrire de plusieurs pays de l'Europe. Le lecteur est fréquemment interrompu par les remarques ou les questions des plus intelligens de ses auditeurs qui cherchent à exercer ainsi l'esprit des enfans et des domestiques. Dans quelques maisons, les sagas sont récitées par ceux qui les savent par cœur, et souvent on voit de ces historiens ambulans, gagner leur vie dans la mauvaise saison, en allant exercer ainsi leur talent d'une ferme à l'autre, jusqu'à ce qu'ils aient épuisé tout leur savoir. Quel dommage qu'un peuple qui montre tant d'aptitude pour l'instruction, soit privé des moyens de développer cette faculté. Dans quelques familles pieuses, la lecture de la Bible est substituée à celle des sagas.

« Après avoir terminé le travail de la soirée, qui se prolonge jusqu'à près de minuit, la famille chante un psaume ou deux, on lit ensuite un chapitre de l'Écriture-Sainte, ou d'un livre de dévotion si l'on n'a pas de Bible. Le chef de la famille récite une prière, et ces exercices pieux se terminent par un psaume. Ceux du matin se font de même à la lueur de la lampe. Un Islan-

dais en s'éveillant ne souhaite pas le bonjour aux personnes qui ont dormi dans la chambre où il est; il s'empresse d'aller à la porte de la maison, et levant les yeux au ciel, adore le Souverain Créateur de toutes choses. Ensuite il rentre, et salue tous ceux qu'il rencontre, en leur disant que Dieu vous accorde un jour heureux.

« Les localités s'opposant à l'établissement des écoles paroissiales et des maisons particulières d'éducation pour la jeunesse, la culture intellectuelle dépend entièrement des dispositions et de la capacité des parens. C'est en général ce qui ne manque pas à ceux-ci, car ces insulaires se distinguent par un excellent jugement, et le sentiment de l'honneur national, propagé par leur connaissance du caractère et des actions de leurs ancêtres, leur donne de l'émulation, indépendamment des motifs plus puissans dérivant de la nécessité et de l'importance de l'instruction religieuse. La mère ou toute autre femme de la famille, enseigne à lire aux enfans; lorsqu'ils ont fait des progrès, on leur montre à écrire et à compter. Chaque ecclésiastique est tenu de visiter deux à trois fois l'an les familles de sa paroisse, et à cette occasion examine tout le monde, notamment les jeunes gens, sur les vérités fondamentales du christianisme.

« Quoique la généralité de la jeunesse islandaise n'ait pas d'autres ressources pour s'instruire,

toutefois l'amour d'apprendre, guidé et encouragé par les habitudes domestiques des hommes plus âgés et plus instruits, les porte souvent à élever, d'eux-mêmes, sur ces premiers fondemens, un édifice solide. J'ai fréquemment été surpris de la facilité avec laquelle ces paysans qui ne devaient qu'à eux seuls ce qu'ils savaient, parlaient d'objets que dans d'autres pays on s'attendrait à n'entendre traiter que par des professeurs en chaire, ou par des hommes qui ont consacré toute leur vie à l'étude.

« Il y avait autrefois en Islande deux écoles dotées en biens fonds pour l'enseignement du latin à quarante élèves, elles étaient à Holum et à Skalholt. Elles ont été réunies en une seule, qui est à Bessastedr, éloigné de cinq milles au sud de Reikiavik, et long-temps la résidence des gouverneurs. La mauvaise administration des fonds appartenans à cette école est cause que l'on ne peut plus y élever que vingt-cinq jeunes gens. Les plus riches vont étudier en Danemark. »

La difficulté de se procurer des chevaux, aurait empêché M. Henderson d'entreprendre son second voyage, aussitôt qu'il l'aurait voulu, sans l'obligeance de M. Stephensen, le grand-juge, qui lui promit de lui en prêter. Il s'embarqua donc le 16 mai 1815, et débarqua le même jour à Inderholm, chez le grand-juge. Le lendemain il se

remit en route et s'avança vers l'OEstur-Skardsheïdi. Il y avait encore tant de neige dans les défilés de cette montagne, qu'il fallut longer sa base jusqu'à la forêt de bouleaux de Hafnarfiáll que l'on traversa. Le soir, il arriva chez M. Stephensen, le bailli, qui le 18 l'accompagna avec un de ses fils et d'autres personnes; on traversa le Hvitaa, et l'on atteignit Staffholt, presbytère, situé près de la rive droite du Norduraa. On voit parfaitement de là l'OEstur et le Vestur-Skardsheïdi. La compagnie de M. Henderson le quitta en ce lieu, après l'avoir confié aux soins du pasteur. Il visita les sources chaudes des environs; l'eau de l'une d'elles jaillit à huit pieds de haut. Il y a, près des bords de la rivière, des couches de lignite ou bois minéralisé que les Islandais nomment Sutturbrand; il abonde surtout dans la partie occidentale de l'île.

Le 19 M. Henderson poursuivit son voyage le long de la côte occidentale. Au pied du Vestur-Skardsheïdi, on entre dans une ravine immense formée par les eaux du Gliufraa. C'est là qu'à un certain jour en automne, on rassemble tous les moutons, qui en été ont pâturé sur les montagnes. Les paysans, avertis par un officier de justice, se réunissent, et sous la direction de l'un d'entre eux, choisi à cet effet, ils gravissent dans les hauteurs, dressent leurs tentes dans les en-

droits convenables, et vont à deux à la recherche de leurs moutons. Quand au bout de quelques jours il les ont ramenés, ils descendent avec eux au lieu appelé *Klofa-Hammars rettar*, ou les parcs du précipice fendu. Ce parc est fermé d'un côté par la rivière, et de l'autre par une file de rochers perpendiculaires, de sorte que les animaux ne peuvent s'échapper; chaque bête ayant sur la tête la marque de son propriétaire, on les sépare aisément et on les met dans des *dikar*, ou parcs plus petits, construits en morceaux de lave sur le bord du *Gliufraa*.

La plus grande difficulté pour M. Henderson et ses compagnons, fut de traverser les masses de neige qui remplissait les ravines du pied de la montagne; elle n'était pas toujours assez forte pour porter les chevaux; d'autant plus dangereuse que souvent elle cachait de petits lacs et des rivières, où l'on aurait pu être plongé brusquement sans beaucoup de possibilité de s'en tirer. Une grande coulée de lave couvre le terrain contigu à un volcan éteint; la route passe entre plusieurs de ses cratères. Le plus considérable a plus de 500 pieds de haut: sa profondeur est de 150 pieds et le diamètre de sa bouche de 400 pieds. Il a rempli de laves et de débris de tout genre le *Hraundal* où M. Henderson descendit. Il longea ensuite les flancs escarpés du *Skardsheidi*,

au-delà desquels il rencontra une autre coulée de lave très-considérable, vomie par un cratère beaucoup plus grand. Le trajet de cette coulée fut moins difficile que celui du *Griotaa*, dont le cours entraîne constamment d'énormes morceaux de lave, de sorte que les chevaux ont beaucoup de peine à se tenir fermes. « Le soir, dit M. Henderson, le thermomètre était descendu à 25° (4° au-dessous de zéro,) lorsque je dressai ma tente près du presbytère de *Stadarhraun* qui est au milieu des laves.

« Je visitai le lendemain avec le pasteur les curiosités du *Hytardal*, vallée située à quelque distance. Dans une colline remplie de veines de tuf; quelques-unes sont si tendres, qu'on peut les couper au couteau. Le *Husafell* est une montagne volcanique, entremêlée de lave et de tuf sablonneux; nous y sommes entrés dans une caverne dont les parois sont tapissées d'incrustations produites par le suintement de l'eau à travers la roche poreuse; cette grotte, profonde de quarante-un pieds, large de vingt-cinq, et haute de quatorze, sert de parc pour les moutons. Derrière la caverne, il y en a une autre moins considérable. Enfin on en voit une près du presbytère qui communique à l'ouest avec le *Snœfell-Yækul*; comme elle n'a que deux pieds de haut, il est impossible d'y pénétrer à son aise.